

MARTOR



Title: "Autoportrait d'un héros"

Author: Mirela Florian

How to cite this article: Florian, Mirela. 2012. "Autoportrait d'un héros". *Martor* 17: 231-240.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/revista-martor-nr-17-din-2012/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Autoportrait d'un héros

.....

Mirela Florian

Mirela Florian, chercheuse au Musée National du Paysan Roumain

RÉSUMÉ

Cet article contient des fragments de l'entretien effectué avec Neculai Burlui lors d'une collecte de données dans la commune de Bîrsești, département de Vrancea (dans le cadre de la recherche Vie de famille sous le communisme, effectuée entre 2009 et 2012, à laquelle ont participé Maria Mateoniu, Vlad Columbeanu, George Turliu, Mihai Gheorghiu, Ana Pascu, Dan Turcu, Irina Ornea, Oana Mateescu. Le témoignage de Neculai Burlui parle de la confiscation des terres, de la révolte des paysans de Vrancea contre les nationalisations, des représailles qui ont suivies, de la vie dans les prisons politiques, de l'absence des liens avec la famille, de la participation à la Deuxième Guerre Mondiale sur les deux fronts.

Neculai Burlui est un héros, dans le sens classique du terme. Une personne qui a survécu non seulement à la Deuxième Guerre Mondiale, mais aussi aux prisons communistes. Il a, donc, beaucoup à raconter, car il a été le sujet ou le témoin de nombreux événements ; il possède, de plus, une mémoire remarquable, il relate ainsi avec exactitude et précision les circonstances, le lieu, le moment et la manière dont se sont déroulés les faits. Sa vie, qu'il a résumée en seulement une heure et vingt minutes, en parlant surtout des moments essentiels, a été profondément marquée par le passage du régime politique démocrate (la monarchie parlementaire) au régime prolétarien, en 1947. L'entretien a été enregistré en octobre 2010, dans la cour de sa résidence de Bîrsești, dans le département de Vrancea, quand il avait 92 ans.

Neculai Burlui a commencé à raconter, d'une manière assez abrupte, la plus importante période de son existence. En 1950, il a participé à une des révoltes de paysans contre la collectivisation, peu de temps après la confiscation, par le régime communiste, des monts Vrancea, de ses vastes forêts et pâturages, qui étaient la propriété commune des villageois sous la forme d'associations conjointes déjà à l'époque d'Etienne le Grand

MOTS-CLEFS

Révolte, prison, famille, guerre, trahison, liberté, mémoire

[XVème siècle, NDT]. Les paysans de plusieurs villages de Vrancea, dont Bîrsești, Paltinu, Nereju, Soveja, ont organisé un renversement des autorités communistes de la région pour la nuit du 23 au 24 juillet. Les représailles ont été sans pitié, d'abord contre leurs familles, puis contre ceux qui ont participé à l'opération et ont réussi à se cacher pendant peu de temps.

- Cela s'est passé comme ça, parce qu'en 1948 les communistes ont lancé la nationalisation et ont pris nos montagnes. Là-bas nous avons des animaux, des moutons, des vaches, c'est là-bas que nous les gardions, c'est avec ça qu'on vivait. Pas seulement chez nous au village, mais dans toute cette région de la Vrancea. Donc, on a parlé, parce qu'on n'a pas trouvé où mettre les animaux et qu'est-ce qu'on pouvait faire, nous sommes allés à Focșani, aux autorités départementales, pour qu'ils nous rendent les montagnes. Inutile. Ils ne nous ont rien donné. Nous avons commencé à mettre les moutons autre part, à en vendre une partie. Personne n'en voulait. Alors on a décidé, tous ceux-là de Vrancea, sept, huit ou dix communes, le nombre qu'on était, de leur demander de nous rendre les montagnes, parce qu'elles étaient à nous. En 1504, après la bataille de Războieni, Etienne le Grand était

venu ici chez nous, à Dumbravă, il avait été défait par les Turcs, et Baba Vrîncioaia lui avait donné ses fils et tous leurs amis, parce qu'il y avait encore des bergers dans les montagnes. Ensuite, Etienne le Grand nous a donné ces montagnes.

La Securitate [la police politique, NDT] en a eu vent. C'est-à-dire que nous nous disions qu'il fallait y aller, mais la Securitate l'a appris. Elle arrêta une personne après l'autre, elle la gardait une semaine ou un mois emprisonnée, puis elle la délivrait, elle lui faisait de fausses promesses et comme ça elle a appris à peu près qui étaient les chefs et ce qu'ils préparaient. De nombreuses personnes ont été arrêtées et ont donné des informations. Puis, en 1950, le soir du 23 juillet, nous avons pensé aller les voir, parce qu'où pouvait-on aller ? On a commencé et on a arrêté les communistes d'ici. On les a pris et on les a mis dans une cave.

- Les communistes étaient nombreux ?

- C'étaient ceux qui avaient des postes à responsabilité. Nous sommes allés à la police. J'y suis allé, j'ai été désigné, et nous avons arrêté le chef de poste, le président de la coopérative et quelques personnes importantes, ceux à qui il fallait que tu donnes le quota, que tu donnes... telle ou telle chose. Puis on les a regroupés dans une cave. L'un d'eux a menti que nos hommes étaient en relation avec l'aviation de Tecuci, mais ce n'était pas vrai. Il a dit que dans la nuit du 23 l'aviation viendrait et nous sauverait. Elle n'est pas venue. Nous, les villages de Paltinu, de Nereju, on les a arrêtés. Ensuite on a téléphoné à Vidra, au secteur, comme on disait à l'époque, pour voir ce qui se passait là-bas. Il y avait des gens qui devaient faire la même chose que nous, mais ils n'ont rien fait, ils ont été lâches. Quelqu'un a répondu : ici la Securitate. Quand on a entendu que c'était la Securitate, on n'a plus rien fait, il commençait à faire jour et on a fui dans les montagnes, on s'est replié, car on avait encore des moutons, des bergeries là-bas. Nous sommes restés le temps qu'on a pu, quelques jours, une semaine. La Securitate est venue le lendemain matin, elle a cueilli les parents, les jeunes, les femmes de la famille.

- Vous étiez marié ?

- Oui, j'étais marié et j'avais un enfant. Ils les ont battus, torturés, mais eux ils ne savaient pas où nous étions.

- Votre épouse a souffert ?

- Evidemment ! Mais ils ne l'ont pas battue à ce moment-là, ils l'appelaient, ils la gardaient une demie journée, parce qu'elle était enceinte du deuxième enfant, au huitième mois et elle devait accoucher, ils ne l'ont pas battue à ce moment-là, mais ils l'ont battue après, au bout de trois, quatre, cinq ans. Elle a été enfermée dans la cave quand l'un de nous s'est évadé d'ici. A un moment donné la Securitate de Braşov est venue. Ils sont arrivés brusquement. Ils ont pris quelques-uns d'entre nous, deux se sont enfuis et ils ont tiré avec les pistolets, ils les ont blessés et ils les ont pris. Il y avait une femme qui a été blessée, elle est vivante et elle pourrait vous dire comment elle a été prise.

- Des femmes ont fui aussi avec vous dans les montagnes ?

- Il y avait un vieux qui avait une fille et un garçon. Il a fui lui aussi dans les montagnes et il a emmené la grand-mère et la femme avec lui. La femme a aussi emmené sa fille. Le garçon avait déjà fui avec son père. Et ils l'ont trouvée là-bas à la bergerie. Ils ont entouré la bergerie. Ils l'ont blessée. Les autres les ont entendus plus tôt et ils sont partis dans la forêt, mais elle est restée en arrière, ils ont tiré et ils l'ont blessée à la jambe, elle est tombée ; ensuite sa mère est revenue et ils l'ont arrêtée. Plus haut, ils ont blessé une autre personne de cette famille. Ils les ont pris, ils les ont emmenés à Braşov et ils les ont enfermés deux ou trois mois jusqu'à ce que nous nous rendions compte qu'ils ne les laissaient pas sortir, qu'ils continuaient à les battre, alors nous sommes venus et nous nous sommes rendus.

- C'était quand, au bout de combien de temps dans les montagnes ?

- Au bout de quelques mois. Parce qu'on n'avait nulle part où aller. Plus loin [de l'autre côté de la montagne, NDT] il y avait Braşov, l'armée et la Securitate contrôlaient, par où aller ? On n'avait nulle part où aller. Il a fallu nous rendre. Le 23 juillet on a fui dans les montagnes et on est restés là-bas jusqu'en septembre.



- *Et vous viviez de quoi là-bas ? Comment faisiez-vous ?*

- Nous allions à une bergerie, il y en avait encore par là-bas, on prenait un peu de nourriture [des bergers, NDT], parfois ils nous en donnaient, parfois on en prenait comme ça. Et au bout d'un moment ils sont partis eux aussi et on est restés seuls. On n'avait plus de nourriture.

- *Les gens du village ne venaient pas vous en apporter ?*

- Une personne de la Securitate est venue. Le 5 septembre ils m'ont pris d'ici, de chez moi, c'était une autre maison, toujours ici. Maintenant c'est cette maison, mais avant il y en avait une autre. Trois personnes de la Securitate sont venues, ils m'ont emmené à la mairie, et ils m'ont demandé avec qui j'étais, qui avait organisé, et pourquoi j'avais fait ça ? Leurs enquêtes. J'ai dit ce que je savais, ce que j'avais planifié, ce que j'avais fait. Parce que certains qui avaient fait des choses ont été battus. Et j'ai gardé la même déclaration. Ils m'ont gardé un an à Galați, pour faire des recherches sur mon cas, à la Securitate et au pénitencier. Le pénitencier de Galați était leur dépôt, parce qu'ils avaient réuni 600 familles de Vrancea qui s'étaient soulevées à l'époque. Il y avait environ 70-80 familles d'ici, du village. Et ils nous ont gardés un an pour faire des recherches. En 1952, ils nous ont jugés. Ils nous ont fait les papiers. Ils sont venus et ils nous ont donné la condamnation. Nous sommes seulement restés en cellule. Ils nous ont donné la sentence le lendemain du procès. Ils en ont condamné cinq à mort : Costică Manaliu, Victor Manaliu, Vasile Cojocar, le colonel Strîmbei, l'ex commandant du régiment Rimnic et un étudiant de Soveja, Gheorghiu Bălan, de notre groupe. Ils les ont emmenés. Quand ils sont venus leur donner la sentence, ils ont amené les tziganes avec des marteaux, avec des chaînes, ils les ont enchaînés séparément et ils les ont mis en cellule séparément. Puis ils leur ont dit de faire une demande à la Cour Suprême, à Bucarest. Et c'est ce qu'ils ont fait. Et ils les ont gardés comme ça, avec la demande en suspens, la réponse n'est pas venue immédiatement, mais

au bout de six mois, et j'ai compris qu'ils auraient été exécutés en 1952-1953. Où, ça je ne l'ai pas appris. On disait qu'à Jilava, on disait que là-bas, où ils pouvaient être, je ne me souviens plus. Nous, ils nous ont emmenés à l'usine.

- *Vous quelles condamnations vous avez reçues ?*

- J'ai été condamné à vingt-deux ans de travaux forcés, dix ans d'interdiction de droits civils et dix ans d'interdiction. Ils n'ont pas confisqué mes biens parce que je n'avais pas eu de rôle, j'étais marié alors, mais je n'avais pas de terres à mon nom, elles étaient au nom de mes parents et ils n'avaient rien à me prendre. Et j'ai tiré quatorze ans, du 5 septembre 1950 au 16-17 septembre 1964, quand Gheorghie Gheorghiu Dej a fait passer le décret et qu'il nous a libérés.

- *Votre épouse a pu vous rendre visite ?*

- On n'avait le droit à rien, même pas au parler. En 1955, ils nous ont emmenés à la mine, j'ai travaillé à la mine de plomb de Baia Sprie. Le 22 mai un rocher est tombé. On s'est retrouvés avec un rocher tombé, parce qu'on travaillait à cinq cents mètres sous terre.

- *Et le garçon qui est né, vous avez réussi à le voir, avant ou après ?*

- Non. Je ne l'ai pas vu du tout. Il a vécu un an et demi, il est tombé malade, ils ne leur ont pas donné de médicament, rien, et il est mort à un an et demi. Et je n'ai retrouvé que le grand, qui avait trois ans quand j'ai été arrêté. En 1964, au moment du décret, ils nous ont libérés. On nous a ramenés le 16 avril de Botoșani, où on nous avait gardés quatre ans, de 1960 à 1964. On nous a dit de ne pas dire où nous avions été, ce qu'on avait fait, rien.

- *Même pas à votre épouse ?*

- Même pas. A personne.

- *Vous n'aviez aucune nouvelle de votre épouse, des lettres ?*

- En 1955, ils nous ont retirés de la mine, du travail, quatre-vingts personnes, ils nous ont enchaînés deux par deux et ils nous ont emmenés à Oradea Mare. Et ils ont aussi amenés des personnes d'autres endroits pour compléter. Ils ont dit qu'ils regroupaient les



sympathisants des partis paysan et libéral qui avaient fait de la politique. Ils te demandaient quelle politique. J'étais jeune, je ne faisais pas de politique. Ils nous ont amenés de partout et ils ont regroupé environ quatre ou cinq cents détenus jusqu'à remplir la prison d'Oradea Mare. On a fait la grève, j'avais fait aussi la grève à Baia Sprie, j'ai demandé à entrer en contact avec ma famille, laissez-moi communiquer avec ma famille. Là-bas nous travaillions, ils nous donnaient une carte, selon le travail qu'on abattait. Le pénitencier prenait quatre-vingts pour cent, parce qu'il avait fait un contrat avec la mine, c'est-à-dire avec le Ministère des mines et ça se payait, quand on travaillait. Tu devais faire la norme de travail,



d'une tonne de minerai qui devait être extrait et sorti de la mine par chaque détenu qui travaillait dans la mine, on est arrivés à cinq tonnes. Nous étions huit cents dans la mine, quatre cents travaillaient de jour, quatre cents de nuit.

Et ils nous ont prévenus en 1964, quand ils nous ont libérés, de ne dire à personne où nous avions été, avec qui, ce qu'on avait vu, etc. De 1964 à 1989, la Securitate nous a appelé au bout de deux semaines, d'un mois, de cinq mois. Quelqu'un venait le soir pour nous annoncer demain matin tu prends ta carte d'identité et à six heures tu es au poste de police. Ici un ou deux officiers de police venaient. En fait il n'était jamais seul. Il nous demandait avec qui tu as parlé ce mois-ci, où tu as travaillé cet été... Pendant toute cette période. Quand ça leur venait, alors ils nous appelaient. La dernière fois la milice m'a appelé ici en 1989, avant novembre, vers octobre comme ça. Et ils nous ont appelés ici à la Securitate. Nous étions quatre. J'ai vu qu'une voiture venait. Nous on y est allés à six heures, vers sept heures une voiture est venue. Un civil et un lieutenant de la Securitate sont descendus,

comment tu t'appelles, comment tu t'appelles, nous étions quatre, toi tu restes là, toi tu restes là-bas. Ils sont entrés au poste de la milice. Là-bas, dedans, ils ont amené des sacoches qu'ils tenaient à la main ; ils les ont amenées à la dame de la cuisine, ils sont sortis et ils nous ont demandés à chacun : tu es allé où cet été, tu as travaillé où, tu as parlé avec qui ? Et cet été-là moi j'étais à Ivănțești, au pâturage avec les moutons. Et une personne qui était mon camarade, camarade mon cul ! Il m'a dénoncé : il rencontrait en soirée untel, untel, des gens biens. Et ils m'ont demandé : de quoi tu as discuté avec Nicușor, avec Dima, avec untel ? Je répondais que je ne savais pas, que je n'avais pas discuté, que non rien, et ils prenaient l'autre personne, ils me mettaient de côté. Et ils m'ont gardé toute la journée.

Avant ça, j'en avais vu un dont le père avait été arrêté avec moi et condamné à dix-huit ans. Il est mort à Gherla, à Jilava, où ils ont pu l'emmener, je ne sais pas, mais je l'ai laissé à Gherla. Et lui il habitait à côté de la milice, La milice ici et lui avait sa maison derrière. Quand ils sont venus, ceux-là sont descendus de la voiture, le civil est passé devant le poste de gendarmerie, où est la mairie maintenant, et il est sorti lui aussi de sa maison qui était à côté de la milice. Il a serré la main du civil. Je suis allé à côté d'eux après, j'étais plus près, c'était aussi mon cousin : hé cousin, ils nous ont appelé ici, pourquoi ils nous ont appelé ? Mais pourquoi ils nous avaient appelé ici : des ouvriers d'une usine de Brașov avaient fait un mouvement. Il y a eu quelque chose en 1987, mais il y a eu aussi quelque chose en 1989, avant la Révolution. Le civil est descendu et il a pris près de la rue et il a rencontré mon cousin. Ils ont discuté, je ne sais pas de quoi. Mon cousin est ensuite venu, il est entré dans sa cour, le civil est venu. Je dis : Eh, qu'est-ce qu'il disait ? Je voyais qu'il n'était pas chauffeur, je le voyais comme ça, depuis longtemps, j'étais moi aussi un expert en... Il dit : Eh, il est copain avec mon fils, c'est leur chauffeur. C'est tout. Je n'ai seulement pas pu discuter plus que ça. Et ils m'ont gardé toute la journée là-bas et le soir ils ont aussi appelé le maire, c'était le maire de Ne-

grileni. Ils lui ont posé des questions et le maire a dit cela me concernant : il s'est bien comporté, il est allé où il a été appelé avec la charrette, il a payé ses impôts depuis qu'il est revenu, je ne l'ai pas entendu parler. Le maire a bien parlé. Le soir, le dernier [homme de la Securitate, NDT], il m'a fait écrire une déclaration que si je parle encore, s'il arrive que je fasse quelque chose, que je parle encore et je que ne leur dise pas... Puis il m'a donné un pot à encre et de l'encre, je mettais la plume dans le pot, l'encre coulait et la feuille de papier se remplissait d'encre. J'en ai gâché une, deux, trois et il me faisait écrire ce qu'il disait. Le chauffeur, dont ils disaient qu'il était chauffeur, il restait au bureau là-bas, il y avait une vitre et il restait le dos à la vitre et il regardait. Moi j'écrivais une ligne et de nouveau je trempais la feuille, je gâchais la feuille, ce n'est pas bon, prends en une autre, j'en ai gâché environ deux, trois, peut-être quatre. Le chauffeur ne bougeait plus de là-bas, de la vitre, puis il vient et il dit à l'autre, à l'officier, car il était lieutenant de la Securitate : eh, il a dit, ne me retiens pas toute la nuit ici, lui il était chauffeur et maintenant il parlait : eh, ne me retiens pas ici, tu ne vois pas qu'il ne peut pas y arriver, il tremble, de peur, de faim, fais un geste et écris. Alors je me suis rendu compte que mon cousin était en relation avec lui, son fils n'était pas un ami.

- *Et vous croyez que votre cousin savait que l'autre était dans la Securitate ?*

- Bah bien sûr qu'il savait s'il était leur agent.

- *Et vous n'êtes pas allé, par la suite, discuter et questionner votre cousin ?*

- On a discuté.

- Et qu'a-t-il dit ?

- Il a fait la grimace, qu'il ne le connaissait pas. C'était une balance, comme on dit, un informateur à eux.

Il a écrit ce qu'il y avait à écrire et il m'a fait comprendre que, si je restais encore une fois à discuter et que je cachais encore quelque chose, quand ils m'appelleraient : tu fais tes adieux, tu emmènes de chez toi tout ce dont tu as besoin car après tu ne reviens pas, on t'em-

mène et tu ne reviens plus. Et grâce à Dieu ça n'a pas duré longtemps, environ un mois est passé, puis il y a eu le truc avec la Révolution et j'ai été débarrassé d'eux. Jusque là...

- *Ça a été pour vous un grand soulagement, non ? Vous étiez heureux, comment ça s'est passé ?*

- Comment ne pas être content s'ils nous ont laissé en paix ! Avant, quand tu entendais quelque chose à la porte ou quand tu voyais un milicien, un de la Securitate, ton cœur tremblait.

- *Quand vous êtes revenu de prison, qu'est-ce que vous avez trouvé à la maison ? Que faisait votre épouse ?*

- J'ai trouvé mon épouse, elle m'a fait cette maison, c'est elle qui l'a faite, ensuite c'est moi qui a fait le toit. Nous avions une vieille maison avant. J'ai trouvé mon enfant, je l'avais laissé quand il avait trois ans et dix mois, je l'ai retrouvé âgé de dix-huit ans. Quand je suis arrivé il travaillait sur un chantier, il travaillait lui aussi pour gagner un peu d'argent.

- *Donc votre épouse ne s'est pas remariée ?*

- Non. Elle a attendu, ici je l'avais laissée, ici je l'ai retrouvée.

- Et puis, d'entre nous tous là, c'est arrivé qu'ils nous ont emmenés à la mine, là-bas à Baia Sprie. De Baia Sprie, au bout de six mois, ils ont ouvert encore deux mines, à Cavnic et à Valea Nistrului. Ils ont pris des détenus d'ici et ils les ont emmenés là-bas, parce que ceux-là connaissaient le travail dans la mine, ils étaient perforateurs. Et ils ont complété avec d'autres personnes. Il y avait des officiers du génie civil, des pontonniers. Puis ils ont pensé à s'évader. Ils ont contacté les officiers, les anciens officiers : le fils du général Pantaze, le général Ciociltău. Et eux ils ont dit : eh, préparons une évasion. Et des relations se sont formées entre les trois mines. Mais qui les faisaient, parce que personne n'était au courant ?! Bon, il y a eu un ingénieur qui a proposé ça, un aviateur, Vasile Boaru, et lui il s'est présenté clairement en tant qu'ingénieur à la mine, il faisait partie des civils. Maintenant je vous raconte, mais alors on ne pouvait pas raconter, parce qu'on se savait pas, j'ai appris ça par

la suite, moi je ne savais pas ces choses-là. Et lui, l'ingénieur civil, il venait et il amenait du TNT, de la neutralite, des choses qu'on mettait quand on perforait dans la mine, pour faire exploser, pour faire tomber le minerai. Nous on l'éclatait, on le faisait rouler et on l'amenait aux wagonnets. Lui il a fait le lien entre les trois mines, cet ingénieur. A la même heure, à la même date, ils se sont évadés de Nistru et de Cavnice. Chez nous, à Baia Sprie, certains étaient moins courageux et ils ont pensé : par où on sort ? Ceux-là ont fait ça, comment dire, des tuyaux avec du TNT et de la neutralite pour les explosions, et ils ont mis une mèche. Il y avait cinq cent mètres jusqu'à la surface. La sortie était en haut. Ils ont fait les tubes dans la mine et ils les ont chargés, ils ont mis une mèche. Quand le wagon est sorti en haut, la mèche n'était pas assez longue. Le TNT a explosé, la tourelle est partie avec la sentinelle et l'autre wagon est sorti avec eux et ils sont partis. Et c'est comme ça qu'ils se sont évadés le même jour. Chez nous ils ont dit qu'ils sortent par le puits d'aération, il y avait cinq cents mètres, mais il y avait un courant d'air si fort que ça n'a pas été possible... Ils ont renoncé. Mais dans les deux autres mines ça a marché.

- Et ils se sont échappés ? Ils ont réussi à fuir ?

- Deux d'ici sont arrivés jusqu'à la maison. Un de Tulnici, Brînzaru, et un autre, Cojocaru, qui avait un frère, ils étaient trois frères de la famille Cojocaru dans la prison, il a été condamné à mort et exécuté. Qu'ont dit les officiers-là : bon, nous on part, mais ici il y a des montagnes, parce que la mine était dans les montagnes, prenons des gens de Vrancea, car eux ils connaissent la marche dans la montagne, et ils ont emmené aussi des gens de Vrancea. Ils ont pris quatre personnes de chez nous, les frères Brînzaru, Ion et Gheorghe, Vasile Cojocaru et Simion Cojocaru. Puis ils sont sortis de la mine. L'alarme a été donnée, et comme ils avaient détruit la sortie là-bas, ils ont fui. Ils ont marché tant qu'ils ont pu ensemble, qui est tombé, qui a fait ceci ou cela, je ne me souviens plus, mais certains sont arrivés à la maison. Six mois après, ils sont arrivés à la maison. Brînzaru est allé chez lui, il

avait encore une cousine. Sa femme avait aussi été emmenée. Et son père. Quand il est arrivé, six mois après, le temps que la route a duré, d'où il venait jusqu'à ce qu'il se présente chez sa cousine, et sa cousine a dit à son frère [que Brînzaru était arrivé, NDT]. Et son frère, qu'est-ce qu'il a dit, il est parti, il a parlé avec lui, bienvenue, il a dit, à partir de maintenant je prends soin de toi, je vais à la maison, il a dit, je viens, je t'amène à manger. Il est allé à la Securitate car la Securitate était ici au village. Le soir il l'a remis [à la Securitate]. Il l'a donné. L'autre, Cojocaru, sa femme l'a caché deux ans et quatre mois.

- Où est-ce qu'elle l'a caché ?

- Dans la maison. Elle a fait une cave, elle a creusé en dessous d'une pièce, elle l'a caché là-bas. Elle a beaucoup creusé, comme une cave. Elle a transporté [la terre, NDT] sur son dos, je ne sais pas comment elle a fait, mais elle avait une cachette là-bas. Et elle l'a caché deux ans et quatre mois. La Securitate venait, elle posait des questions, elle cherchait. Ils n'ont pas pensé à regarder là-bas. Maintenant, excusez-moi de dire ça, mais des brutes venaient aussi la violer et lui il était en dessous. Elle a souffert deux ans et quatre mois. Des bâtards de chez nous. Mais elle ne pouvait rien faire. Au bout de deux ans et quatre mois la femme : bon Ionică, je n'en peux plus ! Ils me battent sans arrêt ! Et il a dit : je pars et il est parti. Il s'est rendu au bout de deux ans et quatre mois.

- Après être rentré, après ce que vous avez vécu, qu'est-ce que vous avez fait pour survivre, pour vivre ?

- Quand je suis revenu à la maison, ma femme avait encore une vache et un veau. On a vendu ce veau, on a emprunté de l'argent à un de mes frères et on a acheté un cheval. Un voisin utilisait la vache avec la charrue. Et mon frère avait une bonne situation, il avait des moutons, une centaine de moutons, il avait une bergerie à Ivăncești, où il pouvait rester, parce qu'ils ne leur avaient pas donné le droit d'aller dans la montagne, et il m'a donné lui aussi de l'argent et j'ai encore acheté un cheval. J'ai récupéré une vieille charrette, j'ai travaillé chez un forgeron, je l'ai arrangée et j'ai fait une charrette à deux chevaux. Je cueillais des fruits



à l'automne, parce que Gheorghe Gheorghiu Dej avait émis un décret pour que les producteurs de céréales, de fruits, puissent les transporter à dos d'homme, avec une charrette, avec une voiture, avec n'importe quoi. Et chez nous il y avait beaucoup de fruits, on faisait sécher les prunes, on avait des pommes et on remplissait une charrette et on allait à Bertești, en aval de Brăila et à Brăila, une semaine en charrette, on vendait les fruits et on ramenait du maïs. On a vécu comme ça jusqu'à un moment donné.

Ensuite, j'ai eu moi aussi quelques moutons et j'ai construit une bergerie. Un frère à moi est mort et je l'ai remplacé à Ivănțești. J'ai travaillé là-bas environ quatre ou cinq ans. Je rassemblais les moutons du village là-bas, je mettais mes bergers au travail, je les payais, et avec les moutons et la bergerie on a vécu jusqu'en 1989. A partir de 1989 je n'avais plus rien à faire à la bergerie, je n'en ai plus eu besoin. Je pouvais, si je donnais les quotas à l'état, puis le président était venu et il avait dit : allez, m'sieur Burlui, tu viens, tu donnes cent kilos de laine, cinquante agneaux, deux cochons, des veaux, et maintenant tu construis une bergerie, parce que personne ne t'empêche plus ! Je n'y suis pas allé, j'aurais voulu y aller, mais au bout de quelques années mon épouse est morte, je suis resté seul et je n'y suis pas allé. Depuis je vis seul.

- *Vous touchez la retraite ?*

- Oui. Je touche une pension de vétéran parce que j'ai été décoré, et je touche une pension parce que pendant les quatorze ans de prison on m'a donné six mois par an et ça m'a fait vingt ans, un mois et dix jours au même poste.

- *Votre enfant habite ici ?*

- Non. Cette maison neuve appartient à un de ses enfants, mon petit-fils. Je l'ai aidé moi aussi et il est parti trois ans en Italie. Maintenant il est reparti. Mon fils habite plus haut, à Bîrsești, il a une fille et un fils. La fille est mariée, elle aussi elle a deux filles, et le fils vient de se marier, à l'automne, et il est parti en Italie il y a deux ou trois semaines. Il a dit qu'il restait encore environ un an là-bas puis il viendra à la maison voir où il pourra travailler. Il a dit qu'il

allait emmener sa femme, pour qu'elle voie l'Italie, parce qu'elle est beaucoup plus jeune que lui. Il a promis que s'il y a quelque chose plus difficile... qu'il viendra à Noël. Maintenant, quand il va venir, seul Dieu le sait. Ça s'est passé comme ça...

- *Et votre fils vous a aidé pour les travaux à la maison ? Il est allé à l'école ?*

- Non. Rien. Je l'ai trouvé à la maison. Il est resté avec moi jusqu'à ce qu'il se marie. Il n'a pas eu le droit d'aller à l'école plus de quatre ans. Mon fils n'a fait que quatre ans d'école. Les enfants de ceux qui ont été arrêtés on ne les a pas appelés à l'école. Ça s'est passé comme ça.

Un autre moment important de la vie de Neculai Burlui est sa participation à la Deuxième Guerre Mondiale, des deux côtés du front.

- De ce côté-ci, on m'a appelé en 1941, au printemps, on m'a incorporé le 15 février et le 21 juin on m'a mis sur le front. On a fait environ trois ou quatre mois de formation et ils nous ont envoyés au front. On était sur le front est. On est partis d'une commune d'ici, du sud, de Moldavie, on a traversé le Prut à Lipiceni, environ cinq jours après le début de la guerre en 1941, on a suivi l'armée russe deux semaines jusqu'à Moghilău. On a traversé le Nistre à Moghilău, une partie a pris vers le nord, de là-bas on est revenus et on est allés à Odessa. On est restés à Odessa environ deux mois. Le front s'est avancé, mais là-bas, à Odessa, les Russes ont résisté et ils ont tenu jusqu'au 16 octobre 1941. Ce soir-là Odessa est tombée. Il y a eu de grandes batailles. Des milliers, des dizaines de milliers de Roumains sont morts. C'était un massacre quand on est revenus. Le 16 octobre, quand on est entrés dans Odessa, l'armée allemande nous a stoppés. Ils nous ont stoppés et eux sont entrés. Ceux-là n'y étaient plus. Les Russes étaient partis. Et nous on est venus à pied d'Odessa, avec tout l'équipement sur le dos, jusqu'à Focșani. Quatre cents kilomètres, à l'automne.

- *En combien de temps vous avez parcouru les quatre cents kilomètres ?*

- Je crois qu'en un mois, un mois et demi de marche à pied. De jour on allait d'ici, par





exemple, jusqu'à Vidra [une vingtaine de kilomètres, NDT]. On restait sur place une nuit, on repartait, comme ça pendant plus d'un mois. On est revenus au pays et s'ils nous ont ramenés au pays, on a dit qu'on allait récupérer. Mais nous on n'a pas su, on s'est dit que c'était bon, qu'on avait terminé la guerre. Peu de personnes avaient survécu. Quand on était partis, au début de la guerre, dans une compagnie de deux cent vingt soldats, on nous avait donné vingt-cinq recrues qui avaient été incorporées à ce moment-là, les autres étaient des anciens, des gens plus âgés. D'entre ceux-là, on est revenus deux, un blessé et l'autre indemne. On est allés à Bacău, on a fait l'école de cadre, parce qu'il y avait des Allemands ici au printemps, en 1942 on a reçu un nouveau contingent, car on avait deux contingents, on les a formés et en août on est partis sur le front.

- *Vous êtes devenus officier ?*

- Non. Je suis parti caporal, je suis revenu caporal. Il y avait un manque d'officiers et les gradés nous y ont mis à la place. Ils n'ont plus fait une division avec trois bataillons, ils l'ont faite avec seulement deux bataillons, avec un effectif plus petit. On est partis en août de Focșani. On a pris le train, on est passés en Moldavie, en Pologne et on est arrivés en Russie le 1er septembre. Du 1er août, on a fait un mois en train jusqu'à Stalingrad. Là-bas ils nous ont mis sur le front dès le soir. L'armée italienne y était et elle s'était retirée. Le froid est arrivé et l'armée s'est repliée, les Italiens n'ont plus voulu combattre. Ils nous y ont amenés et nous ont mis là-bas. Et on est restés là-bas en défense. Le fleuve Don venait comme ça, il décrit un grand coude, vous pouvez le voir sur la carte, dans l'autre direction, dans ce cercle c'est la ville de Stalingrad. Et Stalingrad était tombé aux mains des troupes roumaines et allemandes. Les Russes ont franchi le front sur les côtés gauche et droit et, en novembre, ils nous ont faits prisonniers. Tout ce qui s'est passé à Stalingrad. Et ils nous ont emmenés à des dizaines, des centaines de kilomètres jusqu'en Oural, dans des monastères, comme dans des camps, à pied, l'hiver. Le convoi faisait la même distance que d'ici à Focșani, peut-être plus. Au printemps ils nous ont pris de

là-bas, on a passé l'hiver comme on a pu. On avait des poux ! Il gelait, on sortait dehors et on se comptait et le temps qu'on restait dehors, les manteaux devenaient blancs immédiatement. Encore maintenant je frissonne, j'avais des blessures ici, je frottai avec ma main comme ça, c'était comme ça, pas seulement pour moi... Puis, au bout d'une ou deux semaines ils sont venus, ils ont mis nos vêtements dans une étuve et au printemps ils nous ont emmenés en Sibérie, dans la forêt du plateau Baïkal, Camp 101. Je suis resté là-bas jusqu'en automne. Dans ce camp. En octobre 1943 est venu un ordre : qui veut s'inscrire dans une nouvelle armée roumaine, pour lutter aux côtés de l'armée rouge, il peut s'inscrire.

- *C'était la division Tudor Vladimirescu ?*

- Oui. Ainsi s'est formée la division Tudor Vladimirescu. Je me suis inscrit car je n'avais pas d'autre choix. Je suis revenu, j'ai lutté ici, on a pris la ville de Sfîntul Gheorghe. On les a pris à revers. Les Allemands et les Hongrois avaient un centre important là-bas, à Tîrgu Secuiesc. On a pris la ville de Sfîntul Gheorghe, puis Tîrgul Secuiesc, jusqu'à Vrescu. Quand ça s'est passé, deux mille soldats sont morts dans cette ville en un jour et une nuit. Et ensuite on a suivi les Allemands jusqu'au monts Tatras. Là-bas j'ai été blessé le 22 décembre 1944. [...]

- *Comment avez-vous été blessé ?*

- Une grenade est tombée près de moi, à une dizaine de centimètres. Notre lieutenant était un instituteur : va sur la crête, va sur la crête ! J'avais la mitrailleuse, je suis allé sur la crête et j'ai tiré. Les Allemands se repliaient de l'autre côté et ils restaient en embuscade là-bas, où est le sapin-là. On est arrivés à la colline. J'ai tiré environ dix, quinze, vingt cartouches. La mitrailleuse s'est enrayée, le chargeur, je ne pouvais plus rien faire et je me suis vite allongé par terre. Quand je me suis allongé par terre, j'ai enlevé le chargeur et j'ai entendu « fiiiiiiiiiii » et la grenade est tombée à vingt, trente centimètres de moi. Elle a explosé. J'ai pensé que je n'avais plus de tête, car je l'avais sentie quand elle venait, j'avais mis ma tête dans la terre. J'avais du sang qui coulait du nez, des oreilles et ça a fait une mare. J'ai éternué. Quand j'ai éternué, je me suis rendu compte que ma

tête était entière. Immédiatement je me suis traîné un peu, parce que j'étais en haut, juste sur la crête, je me suis traîné et j'ai roulé. Le lieutenant et le commandant de compagnie ont envoyé deux sergents et ils m'ont emmené au premier poste de secours. On a marché tant qu'on a pu, on a rencontré une compagnie d'Allemands, avec des Hongrois, restés à l'arrière qui passaient à côté de nous. Ils nous ont regardés, parce qu'ils étaient poursuivis, ils m'ont regardé et ils sont partis. On est arrivés au bout du village et on a trouvé un puits avec un seau d'eau. Un seau d'eau plein. J'ai bu tout ce que j'ai pu. Le sang avait beaucoup coulé. Je suis resté pour récupérer mon souffle de toute cette eau fraîche et je n'ai pas pu me relever. J'ai un éclat dans la rotule, de la taille d'un grain de blé, et un autre dans la jambe. J'ai fait une radio et on m'a dit : eh garçon, l'éclat a la taille d'un grain de blé, nous on ne peut pas le sortir, il est dans la rotule, il faut enlever l'os et sortir l'éclat, mais alors tu restes avec la jambe handicapée. Si c'est du fer de bonne qualité, tu le gardes toute ta vie sans problème. Et je l'ai jusqu'à aujourd'hui.

- *Quel âge avez-vous ?*

- J'ai 92 ans. Quand la guerre s'est terminée, en 1945, en mai, je suis revenu à la maison. En octobre 1945 je me suis marié et j'ai eu mon premier enfant, qui est vivant, le père du garçon-là, et le deuxième enfant en 1950, quand ils m'ont arrêté, il n'a vécu qu'un an et demi. [...] J'ai oublié de vous expliquer que là-bas en Russie, une inspection anglo-américaine est venue pour visiter les prisonniers et ils nous ont dit : messieurs, vous travaillez, nous aussi nous travaillons et, quel que soit le gagnant de la guerre, vous rentrerez chez vous, soyez sûrs de cela, parce que c'est une loi internationale, que nous gagnions ou que vous gagniez la guerre, vous repartirez chez vous. Ils nous ont donné des lettres en 1943. Je me suis marié en 1945, en octobre, et toujours en octobre, j'ai reçu la lettre de Russie envoyée par la Croix Rouge. Deux ans et quelques pour arriver. En vérité, ils nous ont dit qu'ils nous donnaient des lettres et, en effet, après la fin de la guerre, ils ont libéré tous les prisonniers qui étaient en Russie. Ils en ont gardé certains

plus longtemps, certains ont fait deux ou trois ans en plus. Et maintenant, après 1989, ils leur ont donné un an, deux, trois ans, selon le temps qu'ils sont restés prisonniers à partir de 1944, ils les ont payés, ils leur ont donné six mois par an et ils ont aussi une pension de prisonniers politiques. Il y a quelques personnes de chez nous qui sont dans ce cas-là. C'est ce dont je me souviens.

- *Vous avez une très bonne mémoire.*

- Ce sont des moments qui sont gravés dans ma mémoire. Maintenant, je vais en haut pour chercher quelque chose, un bol, une cuillère, quelque chose, j'arrive là-bas et je me demande, eh, qu'est-ce que je suis venu chercher?

Maintenant, après 1989, ils nous ont appelés, nous les anciens prisonniers politiques, à Focșani. Il y avait un instituteur de Tulnici, Teodor Bușilă. D'abord il a été instituteur ici, à Bîrsești, ensuite à Tulnici, c'est là-bas qu'il s'est marié. Et il était avec nous, il a été condamné à 15 ans, il est mort en 1958, à la prison de Galați. J'étais là-bas. Et maintenant un de ses frères est venu, avec une de ses belles-filles, pour demander si quelqu'un sait ; nous étions à une réunion à Focșani, il est mort où ? Une personne a dit : il est mort à Gherla, il avait entendu dire qu'il était mort. Un autre a dit : il est mort à Aiud et cinq ou six personnes ont parlé. Certains disaient blanc, d'autres noir, qu'il est mort battu. Je les ai laissés parler et seulement ensuite je leur ai dit : mesdames et messieurs, celui qui veut savoir où il est mort et où on peut trouver la tombe, qu'il note - en 1958, le dimanche 14 juin, Toader Bușilă est mort à Galați. Je me souvenais que j'avais fait une grève avec lui à Oradea Mare et j'étais resté une semaine enchaîné avec lui. Et toujours, j'ai demandé à pouvoir recevoir des colis et des lettres. Et à partir de ce moment-là je ne l'ai plus vu. Ils nous amenés à Galați et là-bas, le 14 juin 1958, des personnes passaient dans la salle, nous on était au rez-de-chaussée, et c'est lui qu'ils emmenaient, parce que la morgue était juste au fond du cellulaire, comme c'est organisé à la prison de Galați. Et ils l'ont mis par terre là-bas, ils l'emmenaient dans une couverture et nous on était en cellule et on écoutait, on ne voyait rien : eh, dit-il, il est



lourd, l'enculé, ça c'est un riche. Lui il était mort. Et c'est resté gravé dans ma mémoire. Et son frère, qui était ingénieur, il est allé à Galați, il a vérifié, il a demandé des informations et il les a obtenues ; ils n'ont pas trouvé pour le 14, ils l'ont trouvé pour le 15. Je savais que le dimanche était le 14, mais lundi était le 15, parce qu'ils ont déclaré sa mort le lundi. Juste un jour de décalage. Il est venu, parce qu'il passe régulièrement pour aller à Galați, il passe toujours chez moi et c'est lui qui m'a amené ce livre-là. Le frère de monsieur Bușilă. Il y a certaines choses qui sont gravées dans ma mémoire, mais je veux qu'elles soient vérifiées, car je ne les dis pas si elles ne sont pas vérifiées.

Le récit de Neculai Burlui reconstitue une biographie profondément marquée par les années du régime communiste. A partir du destin d'un paysan de Vrancea qui paraissait répéter exactement le modèle de ses ancêtres, il s'est retrouvé projeté dans un tourbillon de l'histoire auquel il n'a pas pu s'opposer. La confrontation directe avec le système récemment installé, ou plus justement dit, l'opposition à celui-ci (la mise au point de „l'arrestation” des autorités communistes de Bîrsești, Vrancea, en 1950) a eu comme résultat une suite de souffrances qui ne se terminera qu'avec l'effondrement du régime.

Le témoignage de Neculai Burlui contient des accents ponctués par le changement de ton, qui devient grave, par la répétition du thème, ou par l'ajout de détails au récit. L'absence de contact avec sa famille pendant ces quatorze ans de détention a été dure à supporter : „on n'avait même pas le droit au parler”, même si „on a fait grève, on a fait aussi la grève à Baia Sprie. J'ai demandé à entrer en contact avec ma famille. Laissez-moi communiquer avec ma famille !” (il a souligné) ou „je suis resté une semaine enchaîné [...] et toujours, j'ai demandé à pouvoir recevoir des colis et des lettres”.

L'organisation et la réussite de l'évasion dans deux des trois mines, le même jour à la même heure, sont largement racontées par Neculai Burlui parce qu'elles représentent une victoire précieuse sur le système, qui était

passé à l'extermination de ceux qui s'y opposaient, même si le dénouement est triste pour les quelques évadés. Certains se sont perdus en route, mais deux ont réussi à arriver dans leur village, six mois après. L'un d'entre eux a été livré à la Securitate dès le début par des membres de sa propre famille, qui n'étaient pas en prison, et l'autre a été caché par son épouse pendant deux ans et quatre mois, puis il s'est rendu.

La trahison et la loyauté sont des thèmes sur lesquels Neculai Burlui revient plusieurs fois dans son témoignage. Il a été le témoin direct de certains événements, comme la trahison du 23 juillet 1950, quand dans plusieurs villages était organisé le renversement des autorités communistes, mais que celles-ci ont été „arrêtées” seulement à Bîrsești, comme la trahison d'un cousin qui s'est révélé être une „balance”, ou la trahison d'un camarade avec qui il avait habité à la bergerie.

Neculai Burlui se souvient précisément des dates et des lieux importants de sa vie et, parfois, ceux-ci correspondent à des moments significatifs de l'Histoire où du lieu où il est né : „il y a certaines choses qui sont gravées dans ma mémoire, mais je veux qu'elles soient vérifiées, car je ne les dis pas si elles ne sont pas vérifiées”. Son bouleversant témoignage, comme seuls les paysans savent les raconter, factuel, neutre, presque vide d'appréciations et de jugements de valeur, recompose, à partir de fragments, le tableau et l'atmosphère définitoires de l'installation du régime prolétaire, de la force de l'appareil répressif et des méthodes mises en oeuvre.

